

Sainte Madeleine-Sophie Barat

Bonsoir à toutes et à tous.

Je tiens à préciser d'emblée, comme je l'ai dit à Marie Pierre lorsqu'elle m'a proposé de parler de sainte Madeleine-Sophie Barat : je ne suis pas une spécialiste de sa vie. Je n'ai pas de connaissance académique de son charisme, et ce n'est que cet été que je me suis retrouvée à mettre en ordre, à la lumière d'une connaissance plus approfondie, mon expérience de vie avec la sainte. Mon intervention sera donc davantage un témoignage.

Un lien qui vient de loin

Je dirais que ma connaissance de Madeleine-Sophie a son origine dans mon ADN. Mes deux grands-mères, l'une de Naples et l'autre de Florence, ont été élèves du Sacré-Cœur dans leurs villes respectives. Et l'on sait que les grands-mères sont les grands-mères, pour les petits-enfants de toutes les générations. Moi, qui porte les noms des deux, Maria et Amalia, je n'ai pu que respirer chez moi une certaine manière d'être femme, épouse et mère.

Madeleine-Sophie était convaincue que la société pouvait se renouveler par les femmes. Dans la Conférence de la Pentecôte de 1834, elle disait :

« La génération future doit être régénérée par les femmes. »

À une époque où l'on demandait surtout à la femme de rester à sa place, elle voulut éduquer ses élèves à être « citoyennes du Royaume » et, en même temps, « citoyennes du monde » : des femmes libres, cultivées, responsables du bien commun. Mes grands-mères ont été, au moins un peu, façonnées ainsi : une connaissance, une capacité critique et intuitive tout au féminin, qui a toujours été pour moi une grande source d'inspiration.

La graine qui éclôt plus tard

Quand mes parents, qui vivaient à Rome, ont dû choisir l'école pour moi puis pour mes frères, ils n'ont pas choisi le Sacré-Cœur uniquement à cause de mes grands-mères : pour eux, jeunes travailleurs dans une ville nouvelle, le Sacré-Cœur était une garantie.

Je l'ai fréquenté jusqu'à la fin du collège, puis j'ai poursuivi mes études classiques dans une école publique. Pendant mes années d'élève du Sacré-Cœur, bien qu'heureuse de suivre les traces de mes grands-mères, je ne crois pas avoir compris pleinement la valeur du projet éducatif dans lequel j'étais plongée. Je l'ai compris des années plus tard, lors du passage à l'école publique puis à l'âge adulte : la graine plantée a éclos plus tard.

Cela me console beaucoup aujourd'hui, alors que j'enseigne au Sacré-Cœur. Combien de graines nous plantons avec peine sans qu'il nous soit donné d'en voir

tout de suite les fruits ! Du reste, Madeleine-Sophie regardait chaque élève comme « un jardin à cultiver avec patience ».

Pendant mes années d'université, l'image de Mater Admirabilis, si chère à mes grands-mères, est toujours restée dans mon cœur ; et c'est vers elle que je suis revenue plus tard dans la vie. Le Sacré-Cœur m'a conduite à Marie : une graine tout sauf insignifiante, fruit d'un projet éducatif qui travaille en silence, jour après jour, dans le sillon de l'histoire.

Depuis l'époque de Madeleine-Sophie, et depuis l'époque de mes grands-mères, beaucoup de choses ont changé : l'école de filles s'est ouverte aux garçons, l'organisation des institutions scolaires a changé. Mais le cœur du projet a-t-il changé ? Je crois que non. Elle-même demandait, en 1864, de revoir et de compléter les programmes d'études, mais « sans jamais sacrifier notre but principal aux tendances du siècle ». Les formes changent ; le cœur demeure.

Le retour, comme enseignante

Je suis revenue dans cette école en tant que consacrée, avec le désir d'enseigner, et, en tant qu'ancienne élève, j'ai trouvé tout de suite les portes ouvertes. Je le dis simplement : je n'avais pas du tout pensé enseigner dans une école privée sous contrat, ni au Sacré-Cœur. Je pensais à l'école publique, à un contexte social plus varié. Mais, comme vous le savez, nous faisons de merveilleux projets et Dieu les défait.

C'est à ce moment-là que j'ai voulu approfondir et comprendre ce qu'il y avait derrière le projet, derrière le cœur. En tant qu'enseignante, j'ai fait l'expérience d'entrer dans la *ratio* de cette pédagogie, et j'ai trouvé une école dirigée d'une manière qui m'a conquise.

Madeleine-Sophie aimait répéter :

« L'éducation doit embrasser tout l'être : l'esprit, le cœur et les mains. »

Dès le Plan d'éducation d'Amiens, en 1808, elle demandait que l'instruction forme des « têtes bien faites et des cœurs bien dirigés », anticipant de presque deux siècles la « tête bien faite » dont parle aujourd'hui Edgar Morin. Son inspiration venait de la *Ratio studiorum* des Jésuites, mais repensée avec une sensibilité toute féminine : cultiver l'intelligence, former la personne par de bonnes habitudes, éduquer aussi au travail concret, toujours pour que chacune grandisse libre et responsable.

Et elle avait compris, avec une grande modernité, qu'une telle école ne repose pas sur une seule personne. À partir de 1826, elle voulut une maîtresse générale des études à qui toutes les enseignantes pourraient s'adresser, puis des inspectrices, puis des écoles normales pour former de nouvelles maîtresses. Elle disait que l'œuvre éducative n'appartient pas à une seule religieuse, aussi bonne soit-elle, mais à toutes, dans « un concert réciproque et dans le plus parfait accord ». C'est

précisément ce que j'ai retrouvé ici : une communauté éducative.

Du cœur au cœur

Cor ad cor loquitur, « le cœur parle au cœur », était la devise de saint John Henry Newman, que le pape Léon XIV a proclamé l'an dernier Docteur de l'Église et co-patron de la mission éducative, aux côtés de saint Thomas d'Aquin ; et c'est aussi le saint de ma famille oratorienne. « Du cœur au cœur » est exactement le cœur de la méthode de Madeleine-Sophie.

Elle fonde la Société du Sacré-Cœur dans un contexte dramatique. Elle avait dix ans quand éclata la Révolution française : elle vit persécuter les prêtres, détruire les églises, profaner les tabernacles ; son frère Louis fut emprisonné et échappa par hasard à la guillotine. C'est de là que naquit sa conviction : la foi se sauve en formant les consciences. Et au lieu de fuir le monde, elle choisit d'éduquer. Nous, au contraire, nous disons souvent que nos temps sont les pires.

À ce propos, je pense toujours à Newman :

« Mais en vérité, tout le cours du christianisme depuis le commencement, quand on l'examine, n'est qu'une suite de troubles et de désordres. Chaque siècle ressemble à tous les autres et semble, à ceux qui y vivent, pire que tous les temps qui l'ont précédé. L'Église est toujours malade et se traîne dans la faiblesse, "portant toujours et partout dans son corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans son corps". La religion semble toujours en voie d'extinction, les schismes dominants, la lumière de la Vérité faible, ses disciples dispersés. La cause du Christ est toujours dans sa dernière agonie, comme s'il n'était question que de temps avant qu'elle n'échoue définitivement, aujourd'hui ou un autre jour. Les saints semblent toujours sur le point de disparaître de la terre, et le Christ toujours sur le point de revenir ; et ainsi le Jour du Jugement est littéralement toujours à portée de main ; et c'est notre devoir d'être toujours vigilants, sans être déçus d'avoir dit si souvent "voici le moment" et de ce qu'à la fin, contrairement à nos attentes, la Vérité se soit en quelque sorte relevée. »¹

La mission aujourd'hui

Aujourd'hui, la mission au Sacré-Cœur a deux visages. D'un côté, nous éduquons des jeunes dans des situations très semblables à celles de mes grands-mères et des jeunes filles de Madeleine-Sophie : des enfants de familles solides, qui nous choisissent et avec lesquelles il y a un grand dialogue éducatif.

De l'autre, il y a des élèves en qui, chaque jour, nous contemplons le Cœur de Jésus : des jeunes qui ont tout et n'ont rien, à qui manquent l'amour, une maison accueillante. Et nous accueillons leurs parents, perdus, confus sur ce qu'il faut faire, devant lesquels tombe tout jugement sur leurs responsabilités face aux difficultés de leurs enfants.

Cela aussi est dans l'ADN du Sacré-Cœur... nous avons beaucoup de pauvres en esprit que nous accueillons tous les jours. Pour elle, chaque acte de patience, chaque geste de bonté envers une élève difficile était une manière de consoler le Cœur du Christ. Voici de nouveau le Cœur de Jésus, le Cœur de Marie.

Une amie au ciel

C'est devant tout cela que Madeleine-Sophie, d'inconnue, est devenue pour moi une amie au ciel. J'ai beaucoup lu à son sujet, mais je ne suis certainement pas la personne la plus qualifiée pour vous en parler. Et pourtant, pour mener une pédagogie qui regarde chaque élève avec ce qu'elle appelait « une douceur forte », fermeté et tendresse ensemble, on ne peut que demander de l'aide à ses sages racines, sur lesquelles, pendant des années, je ne m'étais jamais interrogée, et les raconter à nos collègues laïcs, qui découvrent le charisme à partir de la vie concrète.

Avant tout, la nécessité de tenir ensemble action et contemplation. Elle demandait à ses religieuses d'être « Marthe fondue en Marie », et elle écrivait : « La vie intérieure est le fondement de toute œuvre. » Sans le côté contemplatif, nous ne pouvons pas affronter en Christ tout ce que la vie scolaire nous demande : nous serions brisés après quelques jours, et souvent nous le sommes, parce que faibles dans nos cheminements.

En cela, je trouve toujours la beauté de ce lieu et le signe d'une grande sainte, qui ne se met pas elle-même au centre, mais un cœur gardé par Mater.

Merci.